

PAX

39 - JUILLET 1959

*ABBAYE
DE LANDÉVENNEC*

P A X n° 39
10^e ANNÉE — JUILLET 1959

SOMMAIRE :

A l'École de Saint Benoît	53
A propos du Centenaire d'Ars	33
Nous sommes des voyageurs sur la terre, Louis SOUBIGOU	61
S. François d'Assise et les Bénédictins du Mont Subasio, Alexandre MASSERON	65
La vie au Monastère	69
Le R. P. Dom Félix Garo	73
Bibliographie	74
Amis de Landévennec	

P A X CHRONIQUE TRIMESTRIELLE DE L'ABBAYE
SAINT-GUÉNOLE DE LANDEVENNEC

lien entre nos amis et notre monastère, leur permet de s'associer à la vie de notre communauté, s'efforce de les aider à bénéficier des richesses de la doctrine monastique, de la spiritualité liturgique et du patrimoine chrétien de notre Bretagne.

ABONNEMENT

Ordinaire : 350 francs — de soutien : 800 francs
L'abonnement se renouvelle à la réception du n° de Janvier.
H. GOUGAY, Abbaye Saint-Guénolé Landévennec (Finistère)
C. C. P. 1145-34 Rennes



A L'ÉCOLE
DE SAINT-BENOIT

« AVANT TOUT, SUPPLIE LE SEIGNEUR »
AU PROLOGUE DE LA REGLE

L'OBEISSANCE est la loi de tout « retour vers Dieu », pour le chrétien vivant dans le monde comme pour le moine dans son cloître ; nous avons essayé de le montrer dans un précédent article, en commentant le premier paragraphe de la Règle : « Accueille de plein gré les instructions d'un tendre Père, afin de les accomplir efficacement et de revenir par le labour de l'obéissance à Celui dont t'éloignait la lâcheté de la désobéissance ».

Le paragraphe suivant nous donne l'occasion d'insister sur l'un des premiers devoirs de la vie chrétienne, celui de la prière. Une fois encore, les laïcs et les moines peuvent s'asseoir côte à côte sur les bancs de cette « école du Seigneur » ouverte par Saint Benoît. La leçon est pour tous.

« Quelque œuvre bonne que tu entreprennes, déclare le maître, demande à Dieu par une très instante prière qu'il lui plaise de la parfaire, de peur qu'après nous avoir comptés au nombre de ses fils, il ne doive un jour s'attrister de nos mauvaises actions. »

Certains critiques ont relevé dans ce texte un soupçon de pélagianisme : l'âme aurait l'initiative, elle pourrait « entreprendre » par la seule décision de son vouloir, la grâce ne lui serait nécessaire que pour mener à bien l'œuvre ainsi résolue. Ne nous attardons pas à justifier Notre Bienheureux Père. Ce qu'il veut dire et ce que nous avons à retenir est clair. L'homme est incapable de réaliser quoi que ce soit dans l'ordre du salut, sans le secours de Dieu. Il ne peut même pas « entreprendre », puisqu'avant d'entreprendre, on lui recommande d'implorer la grâce. D'où le devoir de la prière.

Dès les premiers mots, saint Benoît crée l'atmosphère qu'il entend voir régner dans son Ecole. Elle est faite de respect, parce que Dieu est le Maître, de confiance absolue aussi, parce qu'il est un Père. Le respect reconnaît la nécessité de la grâce ; la confiance l'implore, cette grâce, elle l'attend dans la paix. Ainsi, l'âme bénédictine, dans le cloître ou dans le monde, doit être pénétrée des vérités complémentaires proclamées par le Seigneur : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » « Tout est possible à celui qui croit. »

« Ex charitate, confidens de adiutorio Dei, obediat. » « *Puisant dans la charité la confiance que Dieu lui viendra en aide...* » Cette incise du chapitre 68, — « *si l'on enjoint à un frère des choses impossibles* », — définit l'âme du moine parvenue sur les sommets, à la fin d'une vie de fidélité. Dans les occasions ordinaires de son labeur quotidien, elle a pris l'habitude d'adresser à Dieu « cette prière très instante qui attire la grâce ». Quand lui est proposé l'acte héroïque, elle entre avec sérénité dans les vouloirs du Père, sans étonnement ni réticence. Elle a confiance.

Des laïcs vivant dans le monde peuvent-ils prétendre à cette perfection de l'amour ? Certainement. Jésus-Christ assigne à tous les hommes le même idéal : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Qui veut la fin, veut les moyens ; La fin ? c'est d'amener l'âme à prier comme elle respire, à réclamer, d'instinct, la grâce nécessaire avant d'entreprendre quoi que ce soit. Les moyens ? Par quelques exemples, nous rappellerons ceux que propose à son disciple ce parfait éducateur qu'est saint Benoît. Nous verrons ensuite comment des âmes vivant dans le monde peuvent les adapter à leur état.

QUELQUE œuvre bonne que tu entreprennes, demande à Dieu par une très instante prière qu'il lui plaise de la parfaire. Soit qu'il organise la vie matérielle du moine, soit qu'il oriente les démarches les plus intimes de l'âme vers Dieu, saint Benoît ne perd jamais de vue ce principe.

Quand, chaque semaine, à tour de rôle, les frères entrent en service au réfectoire, la Règle prévoit au chapitre 35 qu'ils implorent en public la grâce de Dieu : « *Les semainiers qui entrent en charge ou qui en sortent se mettent à genoux devant tous, à l'Oratoire, le dimanche, à l'issue des Matines, demandant que l'on prie pour eux. Celui qui sort de semaine dit le verset : Vous êtes béni, Seigneur, parce que vous m'avez aidé et consolé ! Quand il l'a dit trois fois, il reçoit la bénédiction et celui qui entre en semaine lui succède en disant : Dieu, venez à mon aide ! Seigneur, hâtez-vous de me secourir. Et le chœur ayant ainsi répété ce verset par trois fois, le semainier recevra la bénédiction et il entrera en fonction.* »

Quelle démarche solennelle pour un si humble service ! Mais « rien n'est petit pour le grand amour ». Et rien, non plus, ne peut se faire qui soit profit pour l'Amour, sans que la grâce commence, poursuive, achève.

On lit au réfectoire, durant les repas des frères. Rien de plus banal ; dans n'importe quel collège, dans n'importe quel séminaire, on lit au réfectoire, peut-être pas tous les jours, comme chez les moines, mais au moins quelquefois. Et rien n'est plus simple que de s'emparer du livre et d'escalader la chaire. Chacun peut s'en croire capable et s'improviser lecteur. Saint Benoît n'est pas de cet avis. Pour lui, il tient à ce que cette lecture soit bien faite, à ce qu'elle soit préparée par conséquent. Il tient surtout à ce qu'elle devienne, par son intention et sa perfection, un acte religieux.

Alors, il remonte au principe et il légifère, au chapitre 38 : « *La lecture ne doit jamais faire défaut durant les repas, et il ne s'agit pas que le premier venu s'empare du livre et s'improviser lecteur, mais qu'un frère entre le dimanche pour la semaine entière. Il débutera en sollicitant pour lui les prières de tous, après la messe et la communion du dimanche, afin que Dieu le préserve de se laisser gagner par un esprit de prétention. Tous étant donc dans l'Oratoire reprendront trois fois*

après lui le verset : Seigneur, vous ouvrirez mes lèvres, et ma bouche annoncera votre louange. Il recevra alors la bénédiction qui l'introduit dans l'office de lecteur. »

Nous constatons la même fidélité au principe, le même souci d'appeler la grâce de Dieu sur les moines quand il s'agit de régler leurs rapports avec les hôtes. Saint Benoît prévoit au chapitre 53 : « *Lorsqu'on a connaissance de l'arrivée d'un hôte, le supérieur ou les frères vont au devant de lui, afin de lui rendre tous les bons offices de la charité. Dès l'abord, on prie ensemble, de manière à se trouver en communion dans la paix, le baiser de paix ne devant s'échanger que si la prière, au préalable, a déjoué les « illusions diaboliques ». Pour saluer les hôtes, tant à l'arrivée qu'au départ, on fait, en toute humilité, l'inclination de la tête, où même la prostration jusqu'à terre, adorant en eux le Christ, puisqu'en eux c'est le Christ qu'on reçoit. Les hôtes accueillis au monastère sont donc invités d'abord à la prière.* »

Il est une démarche de charité infiniment plus délicate que la réception des hôtes, c'est la correction fraternelle. Fidèle aux directives de l'Évangile, saint Benoît veut que l'on avertisse d'abord seul ou seul le frère délinquant. S'il ne se corrige pas, l'Abbé lui adresse une sermon devant deux ou trois témoins, doyens ou anciens. Si le frère s'obstine, l'Abbé doit le reprendre au chapitre, en présence de tous les frères, — « devant l'Église », dit l'Évangile. Hélas ! le frère peut demeurer opiniâtre et ne rien vouloir entendre. Cela peut arriver ; tout arrive. Que faire ? faut-il se précipiter pour rejeter loin de la communauté ce sujet de scandale ?

Saint Benoît prévoit autre chose dans ce chapitre qui révèle la tendresse de son cœur et la magnanimité de son espérance surnaturelle, — « *de ceux qui, en dépit de corrections multipliées, refusent de s'amender* ». L'Abbé a tout fait ; il a supplié, il a menacé, il a puni. « *Si, pour finir, il constate que toute son industrie ne prévaut nullement sur le mal, qu'il emploie un dernier remède, plus efficace que tout autre, son intercession personnelle et celle de tous les frères, afin que le Seigneur, à qui tout est possible, rende la santé à ce frère malade.* »

QUAND saint Benoît met tant d'insistance à entourer de prière les activités les plus extérieures du moine, il est facile de prévoir ce qu'il exigera pour accompagner les démarches plus intimes et plus décisives de l'âme vers Dieu.

« *Quelle œuvre bonne que tu entreprennes, demande à Dieu, par une très instante prière qu'il lui plaise de la parfaire.* » Cette recommandation s'adresse en tout premier lieu au postulant qui prend le départ pour tenter l'ascension « de cette montagne qui est le Christ », — « *ad montem qui Christus est* », dit la Liturgie. Il priera longuement, dans la demeure des Novices et, s'il persévère, au jour solennel de sa profession, les bras élevés vers le ciel dans l'attitude de la supplication, en présence de l'Église et des Anges, il demandera à Dieu le secours de sa grâce : « *Recevez-moi, Seigneur, selon votre parole, et je vivrai. Et ne permettez pas que je sois jamais déçu dans mon attente...* »

Puis, tout au long de sa vie monastique, il entendra la Règle revenir et insister sur les vérités qui ont autorisé son départ : avoir confiance en la grâce, ne pas se lasser d'implorer la grâce, « *Mettre en Dieu son espérance. — Tout ce que l'on trouve de bon en soi, le rapporter non à soi, mais à Dieu (quant au mal, reconnaître toujours qu'on en est l'auteur, et le mettre à son compte).* — *S'appliquer souvent à la prière.* » Devises simples, mais si profondes, qui toutes inculquent à l'âme en quête de perfection la défiance de soi, car le Seigneur a dit : « *Sans moi, vous ne pouvez rien faire* », et la confiance en la grâce, parce qu'il a été dit aussi : « *Tout est possible à celui qui croit.* » Saint Benoît le rappelle par la formule si consolante qui clôt la liste des Instruments des bonnes œuvres : « *Et de la miséricorde de Dieu, ne désespérer jamais.* »

Il est une heure dans la vie du moine, qui ne peut manquer de sonner — saint Benoît veut le prévoir, — l'heure où son âme doit être la compagne du Christ en son agonie, dans l'acceptation héroïque de la volonté du Père. « *Si l'on enjoint à un frère des choses impossibles* », ce sera l'heure de la confiance, et donc surtout l'heure de la prière. « *Le moine attendra patiemment le moment favorable de soumettre au supérieur les motifs pour lesquels il lui paraît impossible d'exécuter ses ordres. Si toutefois, après avoir entendu ses raisons, le supérieur persiste dans son propre sentiment et maintient l'ordre donné, l'inférieur doit croire que cette épreuve est pour son bien, et puisant dans la charité la confiance que Dieu lui viendra en aide, qu'il prenne le parti d'obéir.* »

Le recours à la prière n'est pas explicitement formulé, mais il soutient de toute évidence ce mouvement fervent de l'âme « *puissant dans la charité la confiance que Dieu lui viendra en aide.* »

Ainsi, l'itinéraire spirituel, inauguré par l'imploration de la grâce, conduit l'âme fidèle jusqu'aux dernières perfections de l'union au Christ. Cette âme avait réclamé avec insistance la grâce créée pour entreprendre, poursuivre, achever ; c'est maintenant la Grâce Incrédée, le Don de Dieu, qui s'impose à elle pour la conduire « de clarté en clarté » sur ces sommets de vertu où s'achève l'identification à l'Unique Bien-Aimé : « Nous sommes transformés en cette même image de clarté en clarté, comme par l'Esprit du Seigneur. »

S tel est l'enseignement de saint Benoît, et pour mieux dire encore, si telle est son éducation, le chrétien fervent, désireux de se mettre à son école se fera le dévot de la grâce actuelle. A son foyer, au travail, face aux responsabilités de la vie sociale ou de l'action apostolique, et jusque dans les démarches les plus personnelles de sa vie intérieure, il sera exactement fidèle à observer « la règle d'or » que nous commentons : « *Quelque œuvre bonne que tu entreprennes, demande à Dieu par une très instante prière qu'il lui plaise de la parfaire...* »

Il suffit de reprendre, pour les appliquer à la vie civile, avec les adaptations nécessaires — et faciles, au demeurant — les détails précisés par saint Benoît. Prières du matin et du soir, prières avant et après les repas, prières avant et après le travail : quel est celui qui ne peut y être fidèle, au moins dans le secret de son cœur ? Ce recours à Dieu peut être rapide ; l'essentiel est qu'il devienne habituel et fervent, qu'il jaillisse d'une conviction de plus en plus profonde : celle que la grâce est pour tout nécessaire. « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » Notre-Seigneur a dit : « Rien. » Et donc il faut lui demander de nous aider pour tout.

En méditant sur le chapitre de la correction fraternelle, le père et la mère de famille se demanderont si, dans l'œuvre difficile de l'éducation, au foyer, ils emploient avec assez de confiance les moyens surnaturels conseillés par saint Benoît. Ils ont à supplier, eux aussi, comme l'Abbé ; ils ont à menacer et à sévir. Prient-ils avec conviction ? savent-ils prier ? Sainte Monique demandait avec des larmes la conversion de son fils. Comme la Chananéenne de l'Evangile, elle poursuivait le Seigneur en criant sa détresse. Et nous savons qu'il n'a pas péri, « le fils de tant de larmes ». Le Seigneur est toujours prêt à multiplier les miracles dans les âmes. Il attend d'en être prié.

Sur le plan professionnel et civique, rien ne doit échapper à l'influence de la grâce. Pourquoi ne pas la demander ? Il est permis, il est recommandé de prier pour son travail, pour sa carrière, pour ses affaires. Le Père des cieux s'intéresse à tous les détails de notre devoir d'état : ils sont comme le sacrement de sa volonté.

Cette vérité si simple, quelque peu oubliée sous l'influence du laïcisme, commence de nouveau à pénétrer les âmes. Les retraites spécialisées se multiplient pour adapter la réflexion et la prière aux situations les plus diverses. On célèbre un peu partout des « Messes de rentrée ». Elles sont l'expression publique du besoin que ressentent les hommes d'avoir recours à Dieu pour accomplir tout leur devoir, à l'Armée, à l'Université, au Parlement, au Barreau.

C'est surtout quand il s'agit de travailler à l'expansion du Royaume de Dieu que la prière devient un devoir. « *Nisi Dominus œdificaverit domum... in vanum...* » L'ex-

pression est proverbiale ; elle n'a pas besoin d'être traduite. In vanum... Dans le domaine de l'Action Catholique, c'est à prendre au pied de la lettre. « *In vanum laboraverunt... nisi Dominus!* » La doctrine, l'expérience le proclament assez. Dieu ne peut pas permettre que l'on prétende se passer de lui pour imposer une politique « du Royaume » qui ne serait pas la sienne. Et de fait, il ne le permet pas. Il frappe d'une étrange stérilité les efforts les plus généreux qui ne sont pas soutenus de prière. Alors, la première chose à faire, quand on désire être un apôtre, c'est de se mettre à genoux, et de prier. « *Quelque œuvre bonne que tu entreprennes, demande à Dieu par une prière très instante — (c'est le moment ou jamais !) — qu'il daigne la parfaire.* »

CETTE recommandation s'applique enfin aux progrès dans la vie spirituelle. Le laïc, comme le moine, doit tendre à la perfection de la charité. Cette tendance est même l'essentiel de la vie chrétienne. Bien souvent dans ses écrits, sainte Thérèse revient sur « la très déterminée détermination de tendre à la perfection ». Sans doute, elle s'adressait à des religieuses. Mais il ne faut pas se lasser de le répéter, le Seigneur invite tous ses disciples, sans distinction, à « rechercher la perfection du Père des cieux ». Pour se maintenir, pour s'approfondir, avec ou contre les difficultés, cette détermination si déterminée doit se nourrir de grâce. Autant dire que l'âme doit prier avec une insistance digne d'un si grand projet.

« La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul Dieu véritable, et ton envoyé, Jésus-Christ » (Jean, 17, 3). « Et seul l'Esprit de Dieu, affirme saint Paul, peut connaître les profondeurs de Dieu. » Alors, pour vivre dans la vérité, où que nous soyons, quoi que nous fassions, nous devons nous en remettre à la conduite de cet Esprit vivant.

Appeler la grâce « *d'une prière très instante* » pour reconnaître et suivre l'Esprit, c'est donc entrer dans les perspectives de la vie, de la vraie vie éternelle, inaugurée dans la foi, achevée dans la vision, qui se développe et s'épanouit suivant une évolution où la mort elle-même n'introduit aucune solution de continuité.

MS

A PROPOS DU CENTENAIRE D'ARS

EN cette année du centenaire, chacun s'interroge sur les liens historiques ou spirituels qui peuvent l'intéresser à ce pèlerinage d'Ars, sur le quel la France, l'Eglise entière tiennent les yeux fixés.

La famille monastique de Landévennec doit reconnaître au Curé d'Ars une responsabilité dans son existence. La filiation est directe, en effet. L'actuel Landévennec, c'est Kerbénéat transplanté dans « la terre sainte de la Bretagne ». Kerbénéat vient de la Pierre-qui-Vire. La Pierre-qui-Vire elle-même a été fondée par le Père Muard. Et par deux fois, dans sa marche si laborieuse vers la vie bénédictine, le Père Muard fut orienté par une intervention décisive du Curé d'Ars.

Nous pensons intéresser les lecteurs de PAX en rappelant les faits. Tous les détails que nous donnerons sont empruntés à l'ouvrage de l'actuel Abbé de la Pierre-qui-Vire, Dom Denis Huerre, paru en 1950, sous le titre *Jean Baptiste Muard, fondateur de la Pierre-qui-Vire*. Ce livre demeure le témoignage le plus autorisé sur la vie, l'âme et l'œuvre de l'homme de Dieu.

Voici tout d'abord un bref résumé de sa vie.

Jean-Baptiste Muard est né le 24 avril 1809 à Vireaux, dans l'Yonne. Il suit d'abord les classes de l'école communale, puis, le 14 septembre 1823, il entre au Petit Séminaire récemment ouvert dans les bâtiments de la Visitation d'Auxerre et y fait ses études classiques jusqu'en 1830. A cette époque, le jeune homme désire partir pour les Missions Etrangères.

A l'automne 1830, il quitte Auxerre pour le Grand Séminaire de Sens (1830-1834) et au début de juillet 1834 reçoit la charge de curé-desservant de Joux-la-Ville à 30 kilomètres au nord d'Avallon. En avril 1838, il est nommé, âgé de 29 ans, curé de la paroisse Saint-Martin d'Avallon. En décembre 1839, il obtient de son Archevêque la permission de se consacrer aux missions diocésaines dans les campagnes de l'Yonne.

D'octobre 1840 à mars 1841, il se forme à ce ministère chez les Maristes de Lyon, récemment fondés par l'Abbé Colin. Puis il consulte le Curé d'Ars (avril 1841) et va demander à Grégoire XVI sa bénédiction (18 juin 1841). Après un pèlerinage à Lorette (juillet 1841) et à la Louvesc (août 1841), il inaugure ses Missions diocésaines par son village natal (novembre 1841), puis étend son ministère au pays du Morvan tout entier.

En octobre 1842, il obtient de l'archevêché l'achat de l'Abbaye Cistercienne de Pontigny et y installe son groupement de « Prêtres-Auxiliaires ».

Après un apostolat intense entre novembre 1842 et mars 1845, l'abbé Muard constate l'insuffisance de la prédication pour convertir les âmes et conçoit un projet de vie évangélique menée héroïquement dans une solitude complète d'où l'on sortirait pour annoncer l'avènement du Seigneur à la façon de Jean-Baptiste.

Ralentissant beaucoup le rythme de ses prédications, il se consacre pendant près de trois années à la prière et à la pénitence pour connaître la volonté de Dieu sur ce projet. Le 22 septembre 1848, accompagné de deux jeunes hommes, il quitte Avallon, pour Ars encore (25 septembre) et Rome. Il se rend sans raison très marquée à Subiaco, « berceau de l'Ordre bénédictin », y découvre la Règle de Saint Benoît et décide de l'adopter pour son nouvel Institut. La formation monastique du Père Muard se fit à Subiaco d'abord (octobre 1848-février 1849), puis à la Trappe d'Aiguebelle (1849). Après de nombreuses démarches pour trouver dans le Morvan une solitude se prêtant à ses projets et la terrible crise du choléra où il faillit mourir (juillet 1849), le Père Muard commence à la Pierre-qui-Vire sa vie de pénitence et de réparation (27 juillet 1849). En 1851 et 1852, il prêche pour faire connaître l'œuvre et pour éprouver son genre de vie en temps de mission.

En 1853 et 1854, partagé entre ses multiples occupations, victime de ses pénitences, constamment sollicité par le clergé de l'Yonne et des diocèses voisins, le Père Muard s'épuise. Aussitôt après une mission, il tombe malade et meurt en quelques jours, à l'âge de 45 ans (19 juillet 1854), entouré d'une vingtaine de religieux, novices et familiers.

En parcourant cette biographie abrégée, on a pu relever que le Père Muard a consulté deux fois le Curé d'Ars, en avril 1841 et en septembre 1848. A ces dates, il recherche avec une certaine anxiété la volonté de Dieu sur l'orientation de sa vie. Il va demander la lumière à l'Abbé Vianney. Nous empruntons le récit de ces deux visites au livre du Rme Père Dom Huerre.

En avril 1841, l'abbé Muard achève auprès des Maristes de Lyon une période de formation à la vie apostolique. Que doit-il faire ? entrer dans la jeune Congrégation ? envisager de fonder lui-même autre chose ?

« Au lendemain d'un séjour dans l'Allier, écrit Dom Huerre, l'occasion se présente de consulter le Curé d'Ars touchant le projet des Maristes. L'un d'eux, le Père Séhon, introduit l'abbé Muard. Etrange rencontre : du fond de son presbytère, le saint Curé regarde l'abbé Muard silencieux et le Mariste subitement muet. « Est-il vrai, dit brusquement le Père, que vous êtes battu par le diable ? — Oui, et cela arrive toutes les fois que des grands pêcheurs viennent à Ars pour se convertir. » Avec un homme aussi peu compliqué, l'abbé Muard s'ouvre sans peine. « Il faut rentrer dans votre diocèse, ne vous faites pas Mariste », répond le Curé d'Ars. La question ne se posera plus ».

En septembre 1848, de nouveau hésitant, l'abbé Muard cherche à tâtons ce que Dieu attend de Lui. Il désire la vie religieuse, la vie religieuse pénitente et apostolique, mais il ne voit pas avec précision sous quelle forme il doit l'embrasser. Il se rend à Rome avec deux compagnons, le frère François et l'abbé Préau, pour solliciter les consignes et la bénédiction du Souverain Pontife régnant, Pie IX. Ars est sur le chemin de Rome. Les conseils du saint Curé ne seront pas de trop pour éclairer ses recherches grevées de tant d'incertitudes.

L'abbé Muard, l'abbé Préau et le frère François arrivent donc à Ars le 25 septembre.

« Aux premières maisons du village d'Ars, vous allez voir, dit l'abbé Muard, ce que peut la vertu d'un homme ». Il les conduit chez Mademoiselle Ricotier, son hôtesse de 1840. Mademoiselle Ricotier le reconnaît et lui offre pour chambre le musée du Curé d'Ars, car il dépose chez elle tous ses meubles inutiles, autant dire tout son bien. Quittant Mademoiselle Ricotier, ils vont à l'église. L'abbé Vianney, d'une voix très faible mais perçante, parle du péché à l'église comble. Sa façon de frapper dans les mains quand il prêche, sa maigreur, stupéfient l'abbé Préau ; et, quand le sermon fini, ils se présentent à la porte du presbytère, il boit des yeux le Curé d'Ars qui, pour les voir, soulève doucement une vieille lampe de tisserand en forme de demi-bâteau. « Le vicaire, après souper, raconte longuement à l'abbé Muard comment Monseigneur de Belley a fait de lui le garde du corps de son curé, avec mission de l'emporter hors du confessionnal pour qu'il échappe aux pénitents. Le démon, hélas, plus que jamais, s'acharne la nuit contre Monsieur Vianney. Il y laissera bientôt sa vie. L'abbé Muard le pressent, nul mieux que le Curé d'Ars ne peut encourager ses propres débuts d'une vie pénitente. Et de fait, à peine le Curé d'Ars entend-il le début du récit de Venouze, « c'est bien, dit-il, allez en Italie, le Bon Dieu vous accablera de grâces, ne craignez rien, c'est l'œuvre de Dieu ; vous rencontre-

rez des contradictions, on se moquera de vous, tant mieux ; vous serez bien heureux de souffrir pour Notre-Seigneur. Ne vous découragez pas, je vais prier pour vous afin que l'Esprit-Saint vous éclaire et vous donne la force nécessaire pour accomplir la volonté de Dieu ».

« L'abbé Préau et frère François entrent au confessionnal après l'abbé Muard : « Faites tout ce que ce prêtre vous dira, dit-il à frère François, suivez-le en aveugle ; et à l'abbé Préau, à six reprises : vous êtes bien heureux ».

« Pendant qu'il dit sa messe à l'autel de sainte Philomène, l'abbé Muard décide son itinéraire : ils iront à Rome, non par les Alpes mais par la mer. Et, sans plus attendre, il prend son sac, l'abbé Préau et frère François, et gagne Lyon. Il s'arrête à Fourvière le temps de dire à peine ces mots : « la Sainte Vierge ne me refuse rien », puis descend sur Avignon ».

« Le Curé d'Ars gardera du Père Muard un souvenir très précis, ajoute dans une note le Rme Père Dom Huerre (p. 227). L'année suivante, le 4 août 1849, le Curé de Saint-Aubin-Châteauneuf, l'abbé Moreau, rejoint Aiguebelle pour y faire avec les compagnons du Père Muard son noviciat. Il s'arrête chez le Curé d'Ars pour savoir ce qu'il pense du projet des Cordistes (nom de la nouvelle Congrégation envisagée par le fondateur). N'ayant pas de célébre, le vicaire lui refuse l'autorisation de dire sa messe. L'abbé Moreau n'insiste pas et s'adresse au Curé d'Ars : à peine a-t-il évoqué le souvenir de l'abbé Muard que le Curé d'Ars accorde l'autorisation demandée. »

2

BIBLIOTHEQUE BRETONNE

La mise en place de notre fonds breton se poursuit en ces mois d'été. Aussi pensons-nous pouvoir inaugurer en octobre notre bibliothèque bretonne, aménagée dans notre maison de *Maner Breiz*, située hors clôture à proximité de la grille d'accès aux Ruines. Au moment opportun nous préciserons la date par la voix de la presse locale.

« Nous sommes des voyageurs sur la terre, Nous sommes les pèlerins du Ciel »

LA Bible nous suggère une spiritualité de pèlerins, que nos livres liturgiques ont accueillie bénévolement. Il existe, au Missel, une oraison pour les voyageurs : on prie pour eux dans les solennelles supplications du Vendredi-Saint, et le bréviaire contient le formulaire de « l'Itinéraire » à l'usage de ceux qui partent pour une absence limitée ou pour une nouvelle destinée.

L'homme n'est qu'en transit sur cette terre : le Christ lui a ouvert les voies du salut pour les conduire jusqu'au ciel, en dépit de la distance et des obstacles accumulés. Jadis Dieu guidait vers lui Abraham et Moïse sur les sentiers célébrés par la Genèse et l'Exode. Sous des cieux différents, nous continuons la même aventure qui fait de notre vie un long trajet sous l'égide du Seigneur, jusqu'au terme où il nous attend patiemment.

I. — ABRAHAM, OU LE MYSTÈRE DES DÉPARTS.

LES pérégrinations des hommes que Dieu a destinés à devenir son peuple commencent avec Abraham : « *C'est par la foi, qu'obéissant à l'appel divin, Abraham s'en alla vers la contrée qu'il devait recevoir en héritage ; il partit sans savoir où il allait* » (Hébr., XI, 8). Il avouait n'être « *qu'un étranger et un voyageur sur cette terre* » (Gen., XXIII, 4 ; Hébr., XI, 13). Les prières de « l'Itinéraire » commentent : « Vous avez fait sortir, ô Dieu, votre serviteur Abraham de la ville d'Our des Chaldéens et l'avez conservé à l'abri de tout dommage au cours de ses déplacements. »

Le cas d'Abraham nous fait réfléchir sur ce qui nous jette dans la grande aventure de la vie, d'une vocation, ou simplement dans l'inconnu d'un voyage inédit ou encore dans la répétition d'un trajet familier. Toutes sortes de motifs peuvent nous décider à un départ : la libre décision d'un esprit avide d'évasion, des circonstances séduisantes ou contraignantes, une urgence inattendue.

Le cours de l'existence est, pour la plupart des gens, rempli de déplacements. Les exigences de la profession leur font accomplir fréquemment, plusieurs fois par jour ou par semaine, le même parcours uniforme dans la monotonie d'un perpétuel recommencement. Ils n'y pensent plus guère alors que sous la forme d'un inévitable ennui. Il y a toute la gamme des autres voyages : d'étude, d'affaires, d'aventure, de détente et d'agrément. La nécessité ou le plaisir, l'appel qui devient pressant dès que les ressources sont à la hauteur des désirs, les facilités modernes de communication font que l'on résiste moins qu'autrefois à l'attrait d'autres rivages ou d'autres cieux : la route, la voie ferrée, la mer et le ciel nous convient, et nous partons.

Parfois aussi, c'est Dieu lui-même qui provoque les grandes aventures. Il y a les déplacements providentiels, ceux qu'inspire l'obéissance totale à une vocation impérieuse : car toute vocation est un embarquement dans une direction donnée, mais avec la part d'inconnu que comportent inmanquablement les destinations lointaines ou les caprices du transit. Oserions-nous accueillir avec autant de sérénité l'appel de Dieu si nous savions d'avance comment il nous conduira et où il nous mènera ? Le mystère de ses voies est propice à un abandon plus filial entre ses mains paternelles.

Nous partons, ainsi qu'Abraham, vers notre destinée providentielle, sans trop savoir où le Seigneur nous dirigera. Mais nous lui faisons confiance pour l'accomplissement de notre vocation comme nos parents ont eu foi en la vie, lorsqu'ils nous ont lancés dans l'existence sans connaître ce que nous serions, ni quel serait notre avenir.

Le départ est, suivant le cas, une joie ou une angoisse : et parfois l'un et l'autre simultanément : évasion ou rupture, découverte de l'inconnu, mais aussi dépaysement et solitude. On a dit que « partir, c'est mourir un peu », à cause de tout ce que l'on abandonne derrière soi. Mais l'on pourrait affirmer mieux encore que partir, c'est vivre plus pleinement. Car ils sont féconds les départs que Dieu suscite et qui aboutissent à la découverte d'un univers plus vaste, à une action plus apostolique, au contact plus intime avec les hommes et leurs entreprises, et à la contemplation éblouie des œuvres de Dieu.

Mais il faut que dans nos voyages d'hommes ou dans le voyage de notre vie, Dieu soit pour nous, comme le demandent les prières de l'Itinéraire, « le recours dans le danger, le réconfort le long du chemin, l'ombre qui protège de la canicule, le vêtement qui garantit contre la pluie et le froid, le véhicule qui sauve de la fatigue, l'abri contre l'adversité, le bâton sur le chemin boueux, le port ouvert au naufragé ».

Abraham était un nomade, dont les campements se déplaçaient suivant les exigences de ses troupeaux ou des tribus voisines. « *C'est par la foi qu'il habita la Terre Promise comme une terre étrangère, y vivant sous la tente... parce qu'il attendait la cité bien établie dont Dieu est l'architecte et le maçon* » (Hébr., XI, 9-10). Ainsi en est-il de notre existence, qui se déroule pareillement dans la foi. Car si nos voyages terrestres envisagent la perspective d'un heureux retour sous la conduite du Seigneur, la vie est un voyage qui aboutit à la mort, comme à l'avenue royale qui nous conduit chez Dieu notre Père, dans la cité éternelle du Christ, la Jérusalem nouvelle, la vraie Terre Promise.

Tandis qu'Abraham ne connaissait que le lent cheminement de ses chameaux, nous nous aventurons jusque dans les airs. Peut-être ceci est-il le symbole expressif de notre volonté de monter vers Dieu et de percer les nues pour le rejoindre « *au-delà du voile* » (Hébr., VI, 9) dans la splendeur des cieux. « Nous voici, me disait un compagnon de voyage aérien, plus proches de Dieu notre Père, en ce que nous sommes dans les régions sereines où les yeux ne sont pas rivés au sol. Nous contemplons les hauteurs des cieux, et par les trouées qui se creusent de temps à autre dans la nue, nous jetons sur la mer et les îles que nous dominons un regard de seigneurs. Mais nous sommes seulement les hôtes des altitudes inusitées, tandis que Lui est le Créateur qui jouit de son œuvre et la déclare bonne. »



II. — MOÏSE, OU LA MYSTIQUE DU PASSAGE.

COMME Dieu avait arraché Abraham à la cité d'Our des Chaldéens pour le mener en Palestine, ainsi il fit sortir son peuple d'Égypte sous la conduite de Moïse. Cette fois, le départ, sans cesser d'être un arrachement, — car l'on quittait la vie plantureuse de l'Égypte fertile (dont les oignons, poireaux et concombres provoqueront au désert la nostalgie des Hébreux), — revêtait l'aspect réconfortant d'une libération de la servitude. Si on l'appela une *Pâque*, ce fut pour commémorer un double *passage* : celui du Seigneur devant les maisons des Hébreux, et celui des Hébreux conduits par Dieu à travers la mer.

Le passage de l'ange du Seigneur.

Les Hébreux célèbrent solennellement les rites sacrés au moment de quitter l'Égypte pour la Terre Promise. L'agneau immolé préservera de son sang les maisons des Hébreux lorsque l'Exterminateur s'en fut exécuter les premiers-nés des Égyptiens : il laissait intacts les demeures dont la porte était teinte du sang de l'agneau. L'ange du Seigneur « passait » sans frapper de mort le premier-né de cette habitation. Ce fut ce « passage » dans la bienveillance que l'on évoqua d'abord par le mot de Pâque (Ex., XII, 12-27).

Le Seigneur « passe » aussi dans nos vies : soit pour nous épargner, soit pour nous appeler, soit pour nous éprouver.

Que de fois déjà la mort a frappé dans notre entourage, et nous ne savons pas pourquoi nous sommes demeurés en vie. Au point de vue religieux et moral, également, que de disparus autour de nous ! Comment ne pas se rappeler le Psaume (90, v. 7 et 9) :

Ils tomberont mille à ta gauche
Et jusqu'à dix mille à ta droite :
Toi, tu ne seras pas atteint...
Car le Seigneur est ton refuge.

Le Seigneur a passé devant nous, comme jadis devant le bureau de Matthieu, et il nous a appelés (Mat., IX, 9). L'avons-nous suivi là où sa grâce voulait nous mener ? C'était notre devoir et aussi notre joie, car rien ne peut enthousiasmer une âme comme la vie avec Dieu et pour Dieu.

Peut-être le Maître nous a-t-il visités par la maladie, les deuils, l'inquiétude ou l'angoisse ? Quel accueil lui avons-nous ménagé sous ce déguisement ? Avons-nous su le reconnaître à la ferveur qu'il provoquait en nous lorsqu'il nous parlait en chemin ? (Luc, XXIV, 32).

Le passage du peuple.

Le mot de Pâque évoque également le merveilleux passage de la mer Rouge par les Hébreux. Relisons encore les prières de l'Itinéraire :

« Dieu qui avez fait les enfants d'Israël traverser la mer à pied sec... accordez-nous, s'il vous plaît, un chemin prospère et un beau temps, afin que sous la conduite de votre saint Ange, nous puissions parvenir heureusement au terme de notre voyage et finalement au port de l'éternel salut. »

Ce texte évoque le guide divin du peuple de Dieu et la providentielle traversée de la mer Rouge au temps de l'Exode (Ex., XIV).

Moïse était le chef visible et l'organisateur humain de cette prodigieuse équipée. Mais une colonne de nuée, symbole de la présence de Dieu (ou de « l'Ange de Dieu »,

comme dit aussi la Bible), précédait dans ses pérégrinations le peuple itinérant. Pour lier étroitement à Moïse cette troupe de fugitifs, il fallait le double mystère de la nuée et de la mer, mystère qui nous est rendu plus accessible grâce à la réalité sacramentelle dont il était la figure.

Saint Paul nous enseigne en effet (1 Cor., X, 1-4) que nous accomplissons notre Exode sous la conduite du Christ, pour quitter la servitude du péché. Nous avons dû recevoir le baptême dans l'eau et dans l'Esprit. Il nous a agrégés au Christ notre Sauveur, qui nourrit notre âme par l'Eucharistie, comme Moïse procura aux Hébreux la manne céleste et l'eau du rocher. La liturgie nous fait chanter :

Au banquet royal de l'Agneau,
Revêtus de très blanches robes,
Ayant traversé la mer Rouge,
Chantons pour le Christ notre chef.

(Hymne des vêpres du temps pascal).

La mer Rouge que nous avons traversée par le baptême est la Passion du Christ, dont l'efficacité purificatrice nous a été appliquée lorsque l'eau baptismale a coulé sur nous, avec la valeur sacramentelle du sang du Sauveur. Pour dire que les chrétiens ont, par le baptême, purifié leur âme du péché originel, la Bible suggère qu'ils ont « blanchi leur robe dans le sang de l'Agneau » (Apoc., VII, 14). L'état de grâce est cette « robe nuptiale » qui est exigée pour prendre part au banquet royal (Matt., XXII, 11-12), où le Christ, véritable Agneau pascal est servi comme une nourriture divine à ceux qui s'approchent de la sainte table dans la célébration du culte eucharistique.

La nuée sur la mer, image de l'Esprit-Saint planant sur les eaux du Jourdain lors du baptême de Jésus (Matt., III, 16) ou fécondant les eaux de notre propre baptême (Jean, III, 5), montre que Dieu est au principe de toute vie et spécialement de toute destinée surnaturelle. Les baptisés sont menés par l'Esprit de Dieu (Rom., VIII, 14-17), comme les Hébreux du temps de Moïse par la nuée mystérieuse qui les précédait. S'il y a des déserts à traverser, ils ne sont redoutables que pour ceux qui se révoltent contre Dieu.

Nous passons, conduits par l'Esprit, dans une vie où rien n'a de consistance définitive. Puis nous trépassons, pour accéder aux demeures éternelles. Ne craignons ni la vie ni la mort : puisque, avec le secours de Dieu, rien ne peut constituer pour nous un obstacle infranchissable :

Dieu me mène tout droit
Pour l'honneur de son Nom.
Dussé-je traverser
Le val d'ombre mortelle,
Je ne craindrai plus rien
Parce qu'il est avec moi.

(Ps. 22, v. 3-4).

Louis SOUBIGOU



S. FRANÇOIS D'ASSISE ET LES BÉNÉDICTINS DU MONT SUBASIO



PRESQUE tous les pèlerins d'Assise connaissent les Carceri, ce petit ermitage si cher à saint François, qui se dissimule aux flancs du Subasio dans une forêt de chênes verts et qui nous garde tant de précieux souvenirs du Poverello et de ses premiers compagnons. Mais on ignore le plus souvent que sur la même montagne il reste aussi les ruines d'un ancien monastère bénédictin, dont l'abbé vint généreusement au secours du Père Sésaphique, au temps de la fondation de son Ordre, en lui donnant l'église de Sainte-Marie de la Portioncule.

Nous ne savons pas avec certitude à quelle époque remonte l'origine de cette abbaye; elle n'est probablement pas antérieure au X^e siècle, mais M. Arnaldo Fortini en a trouvé mention dans un acte des archives de la cathédrale d'Assise daté de 1041.

Quoi qu'il en soit, voici ce que nous rapporte l'une des sources les plus autorisées de la Vie de saint François, le *Legenda antiqua*, découverte en 1922 dans un manuscrit de la bibliothèque communale de Pérouse par le P. F.-M. Delorme, O.F.M., dont plusieurs chapitres, et en particulier celui qui nous intéresse ici, ont passé dans le *Speculum perfectionis*.

Comme le bienheureux François voyait que Dieu voulait multiplier le nombre des frères, il leur dit un jour qu'il lui semblait bon de demander à l'évêque d'Assise, ou aux chanoines de la cathédrale, ou à l'abbé de San Benedetto, une pauvre et petite église, où ils pourraient dire leurs Heures, et, à côté, une pauvre et petite maison, où ils se reposeraient et où ils vaqueraient à leurs occupations. Les frères l'approuvèrent. Mais l'Évêque, à qui il présenta sa requête, lui répondit qu'il n'avait pas d'église à lui donner ; et les chanoines firent la même réponse. Le bienheureux François se rendit alors à San Benedetto, où l'abbé « ému de pitié » lui donna, après avoir consulté ses frères, l'église de Sainte-Marie de la Portioncule, « comme étant la plus pauvre qu'ils possédassent : et en effet il n'y avait pas de plus pauvre sur tout le territoire de la cité d'Assise. » C'était exactement ce que désirait François. L'abbé lui exprima encore, de la part de ses frères, le désir que ce lieu devint la maison mère — *caput* — de l'Ordre naissant.

Jamais vœu ne fut exaucé avec plus de ferveur et d'enthousiasme. Et nous comprenons que Thomas de Celano ait écrit de ce couvent, c'est-à-dire des pauvres cellules qui se groupaient autour de la petite église : « Ce lieu, le Saint l'entoure d'une vénération toute spéciale ; il voulait qu'il fût toujours conservé comme le miroir de l'Ordre, dans la plus grande humilité et dans la plus grande pauvreté : c'est pourquoi il en laissa à d'autres la propriété, n'en gardant que l'usage pour lui et les siens. »

Ces « autres », que l'historien franciscain ne nomme pas, sont précisément les Bénédictins du mont Subasio. La *Legenda antiqua* de Pérouse est plus explicite. Les moines de San Benedetto avaient bien eu l'intention de faire, à François et à ses frères, le don complet et sans aucune réserve de Sainte-Marie de la Portioncule. Mais le Poverello s'était refusé à l'entendre ainsi ; il ne voulait pas que lui et les siens eussent la propriété de quoi que ce fût. Aussi envoyait-il chaque année à ses bienfaiteurs une corbeille pleine de petits poissons, comme une sorte de redevance. Les Bénédictins d'ailleurs ne se laissaient pas vaincre en générosité ; et pour marquer nettement que saint François n'agissait ainsi que parce qu'il le voulait bien, ils lui offraient en retour un vase rempli d'huile.

Ainsi, Rivotorto n'ayant été qu'un abri provisoire, Sainte-Marie de la Portioncule, qui s'appelait plus anciennement Sainte-Marie des Anges, devint la première résidence fixe des frères. C'est là qu'ils se réunissaient, au retour de leurs missions, pour recevoir les enseignements de François ; c'est là que le Saint voulut qu'un chapitre se tint deux fois par an, à la Pentecôte et à la Saint-Michel, chapitre où l'on délibérait sur la meilleure observance de la Règle ; c'est là que tombèrent les cheveux de sainte Claire et que la noble jeune fille se vêtit de bure ; c'est là qu'elle alla prendre, alors qu'elle était depuis longtemps recluse à Saint-Damien, ce repas qui est si poétiquement raconté au chapitre XV des Fioretti, et au début duquel le bienheureux Père se mit à parler de Dieu avec tant de suavité et d'élévation et d'une manière si merveilleuse qu'ils furent tous ravés en Dieu ; c'est là encore qu'en 1216 saint François en prière obtint du Christ et de la Vierge la célèbre Indulgence de la Portioncule, le « pardon d'Assise », dont la confirmation par Honorius III est aujourd'hui généralement admise, encore que son authenticité ait été très discutée ; et c'est là enfin qu'il désira recevoir la visite de « notre sœur la mort », et qu'il se fit transporter à la fin de septembre 1226, pour y expirer au crépuscule du 3 octobre, après avoir prononcé, devant le Ministre général et quelques-uns de ses compagnons, ces paroles que nous rapporte la *Legenda antiqua* de Pérouse : « Je veux prendre des dispositions en faveur de ce lieu de Sainte-Marie de la Portioncule et

les laisser en testament aux frères pour qu'il soit traité par eux avec la plus grande révérence et la plus grande dévotion... Je veux que ce lieu demeure toujours en la dépendance directe du Ministre général pour qu'il veille sur lui avec soin et sollicitude, particulièrement en y maintenant une bonne et sainte famille de frères, choisis parmi les plus pieux et les plus vénérables, parmi ceux qui récitent le plus dévotement l'office... »

Ces souvenirs si émouvants de la vie de saint François d'Assise, nous sont puissamment évoqués aujourd'hui, et avec combien d'autres, par la petite église de Sainte-Marie de la Portioncule qui est venue jusqu'à nous, quoique un peu modifiée extérieurement et un peu trop décorée ; mais ils peuvent l'être aussi, avec moins d'intensité il est vrai, par cette abbaye bénédictine du mont Subasio, qui, « vue de la plaine, se présente comme une petite forteresse tombée sous le poids des années », et dont les moines ont joué un rôle si important à l'origine de l'Ordre des Frères Mineurs.

Nous savons exactement dans quelles circonstances l'abbaye de San Benedetto fut détruite. C'était en 1399, au cours de l'une de ces innombrables guerres civiles qui désolèrent Assise au moyen âge.

La ville était aux mains d'un condottiere, un aventurier piémontais, Broglia di Trino, qui, à la tête de quinze cents mercenaires, s'en était emparée, quelques mois plus tôt, théoriquement pour le compte du pape Boniface IX, en réalité en son nom personnel, et qui s'était proclamé *miles, capitaneus, rector, gonfalonarius et generalis dominus civitatis et comitatus Assisi*. Les plus puissants de ses adversaires s'étaient réfugiés à San Benedetto et s'y étaient fortifiés ; ils refusaient de se rendre. L'assaut fut décidé ; un impôt spécial, dont les comptes nous sont parvenus, fut levé pour faire face aux frais ; il y est notamment question d'engins de guerre dont la nature exacte ne nous est peut-être pas très bien connue, mais dont la destination l'est beaucoup mieux : ils devaient servir à la fois à brûler la porte du monastère et à éclairer les combattants ! L'opération ne fut menée qu'avec un trop vif succès au début du mois d'avril ; et l'on commença aussitôt à démolir ce nid de rebelles, mais sans faire disparaître entièrement les constructions, et en conservant même la crypte, l'abside de l'église et quelques pans de murs ; il suffisait aux vainqueurs que les vaincus fussent définitivement privés du refuge où ils avaient tenu tête.

Il nous reste donc de San Benedetto des ruines qui, au cours des siècles, ont été plus ou moins restaurées et consolidées, la dernière fois, il y a seulement quelques années, sur l'initiative de Dom Anselme, curé de San Pietro d'Assise, qui appartient à l'Ordre de Saint-Benoît. Ces travaux récents, accompagnés de fouilles, ont été remarquablement conduits et ont permis notamment de débarrasser la crypte — que j'avais vu réduite à l'état de hangar ! — de tout ce qui l'encombrait et de la rendre à sa destination primitive. Elle renferme une pierre sépulcrale, montrant l'image, dessinée en creux, d'un abbé mitré : un certain Pierre, d'origine romaine, comme l'indique une inscription encore facile à déchiffrer.

Cette crypte romane, très probablement du XII^e siècle, harmonieuse et sobre, est un admirable monument d'art. Les formes sont trapues ; huit colonnes, aux chapiteaux d'une vigoureuse facture, des arcs lourds et puissants, appareillés avec soin, soutiennent les voûtes d'arêtes ; l'abside est étroite et sans profondeur ; les rares fenêtres s'allongent en meurtrières ; le roc affleure sur la gauche. Il est évident que l'architecte n'était point préoccupé que de la solidité de l'édifice et qu'il supputait, en faisant travailler ses ma-

çons, le poids de l'église supérieure ; en subordonnant tous ses effets décoratifs à de modestes préoccupations d'équilibre, il a créé une œuvre d'une exquise justesse de proportions et d'une merveilleuse simplicité. L'abside extérieure de l'église est charmante avec son revêtement de lierre et les tronçons de ses colonnes, qui s'élançaient autrefois jusqu'au toit, mais qui ont été partiellement démolies en 1399.

Ainsi les ruines de San Benedetto nous demeurent comme un témoignage, sur le mont Subasio, des rapports si empreints de cordialité et de déférence réciproque que le Poverello entretenait toujours avec l'Ordre de Saint-Benoît. Il en est beaucoup d'autres, dont il faut rappeler au moins le plus célèbre : le premier portrait du Saint, peint à Subiaco avant sa mort peut-être, avant sa canonisation en 1228 certainement, car l'inscription qui l'accompagne porte *Fr. (frater) Franciscus*, et non *Sanctus Franciscus*.

Alexandre MASSERON.

L'article qu'on vient de lire est sans doute un des tout derniers qui soient sortis de la main de M. Alexandre MASSERON, que Dieu vient de rappeler à lui le 9 Juin. On peut dire que ce grand travailleur aura tenu la plume jusqu'à la fin ; il venait de donner sa démission du barreau des avocats de Brest, où il avait exercé pendant plus de cinquante ans et dont il fut bâtonnier. Nous avons un souvenir très spécial pour celui qui ne fut pas seulement le spécialiste de Dante à la renommée mondiale, mais aussi le biographe averti et fervent de nos saints, les saints franciscains (il était Tertulaire) et aussi des saints de chez nous en particulier saint Yves ; il avait accepté, à plusieurs reprises de faire paraître dans notre modeste chronique, de courtes études aux pages denses dans son style alerte et précis, sur saint Bernard et saint Benoît, ses amis familiers depuis ses travaux sur la Divine Comédie : ils l'auront accueilli comme un « bon et fidèle serviteur » au soir d'une belle journée de labeur sans défaillance.

Vient de paraître : Alexandre Masseron : **Œuvres de Saint-François d'Assise**, aux Editions Albin Michel. Un volume in-8° de 272 pages : 960 francs.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons le dernier volume du regretté Alexandre MASSERON, achevé d'imprimer un mois avant sa mort. Ultime témoignage de la fidélité de cette âme franciscaine, cet ouvrage répond pleinement à son but : mieux faire connaître l'œuvre du Poverello pour le faire mieux aimer. Outre une introduction et des notes critiques sur les premiers textes de saint François, une traduction de ses œuvres groupées d'originale façon : les règles, le Législateur, les lettres, le Messager, l'Ami, les prières, le Saint en prière et pour finir sur une note poétique : le Cantique de frère soleil. Que saint François le reçoive au seuil du Paradis avec son aimable salut habituel, placé en exergue au début de ce livre : *Dominus det vobis pacem* : que le Seigneur vous donne sa paix !

La vie au monastère

S c'est la Révolution qui a chassé les moines de Landévennec, livrant ainsi ses pierres à la cupidité des hommes, il est d'autres aspects moins connus de l'histoire de ses derniers jours. C'est une curieuse page d'histoire monastique et de procédure canonique que nous fait revivre, à l'occasion de la S. Thomas, le professeur de Droit Canonique ; pour mettre fin aux « empiètements » des moines (ou de leurs abbés commendataires), l'évêque trouve le moyen le plus efficace : se faire attribuer le titre d'abbé commendataire afin d'en obtenir plus facilement la suppression en cour de Rome. Peut-être, un jour, nos lecteurs pourront-ils en lire le savoureux récit !

— Tous les ans, au premier dimanche de mars, qui suit la fête de S. Guénoël, Tibidy tient à fêter celui qui, en 485, fit de cette île le berceau monastique de la Cornouaille. La Communauté envoie un Père la représenter à ce petit pardon.

— Pour la S. Joseph, la Grand'Messe est chantée par Dom Célestin, qui fête ses 25 ans de sacerdoce, entouré de Monsieur le Recteur de Pouldreuzec et des autres membres de sa famille.

— Pour la première Semaine-Sainte à Landévennec, nous ne pouvons encore recevoir beaucoup de retraitants ; malgré nos efforts, les travaux n'étant pas encore achevés au « Pénit ». Mais notre chapelle se voit pourtant remplie par les scouts marins de Paris et de Brest, qui participent à notre liturgie. Elle s'avérera plus d'une fois trop petite, ce qui ne fait qu'attiser notre désir de pouvoir donner au Seigneur une demeure digne de Lui. Il ne tient qu'à Lui d'y pourvoir.

— Profitant d'un séjour au monastère, pour y voir son petit-fils, Monsieur Terrière, secrétaire général des A.P.E.L. veut bien nous parler, en y mettant toute son âme, des efforts de ceux qui se dévouent à la cause de l'Enseignement libre en France, de leurs déceptions et de leurs espoirs, et aussi de leur premier objectif : obtenir une coordination « par le sommet » de tous ces efforts. En priant à cette intention, la communauté pense en particulier à S. Em. le Cardinal Roques, qui en assume la responsabilité et dont la santé donne des inquiétudes.

Les vacances de Pâques nous amènent quelques visites, en particulier un groupe de séminaristes allemands de Ratisbonne, puis des Fils de la Charité (trois d'entre eux restant au monastère pour la retraite préparatoire à leur Diaconat). Quelques jours plus tard, ce sera l'Amiral Tsatsos, ministre de la Marine grecque.

— Le 24 avril, devant les ouvriers électriciens, et les membres de l'E.D.F., notre Père Abbé bénit le transformateur qui est aussitôt mis en service et nous permettra d'alimenter nos ateliers, qui n'attendent plus guère que les derniers achèvements avant le transport des machines. Le monte-charge permet alors de commencer l'acheminement vers les combles — notre bibliothèque provisoire, que le P. Félix vient d'achever — de tous les livres qui attendaient encore à Kербénéat.

— A la date du 28 avril, les vieux calendriers de l'Abbaye, tel celui qui se trouve dans l'Evangélaire de New-York, du IX^e s., portent la mention : « Translation de S. Guénoël », fête qui, jusqu'en 1935, était célébrée, à côté de celle du 3 mars, tant dans le diocèse qu'à Angers et en d'autres lieux, en particulier à Montreuil-sur-Mer, où se trouvait le corps de S. Guénoël. Reprenant cette tradition, nous chantons une messe votive solennelle de S. Guénoël, en présence des prêtres de la Presqu'île de Crozon, qui sont nos invités : la « messe abbatiale » serait-elle resuscitée ? En tous cas nous aimons à y voir les prémices de contacts toujours renouvelés et plus profonds.

— Le 2 Mai, après avoir dignement achevé ses études de philosophie par l'examen sur l'ensemble du cycle, qui nous est actuellement demandé par Rome, Dom Yves nous quitte pour commencer son service militaire, à Toul d'abord, en attendant l'A.F.N.

— Du 3 au 5 Mai, Mgr Soubigou, dirige au monastère une petite session de Théologie mariale, principalement destinée aux Pères ayant déjà achevé leurs études de Théologie, mais la vie monastique ne comporte-t-elle pas une perpétuelle remise en présence de la « Doctrine Sacrée » ? Ses conférences nous situent bien les grands thèmes, avec les questions qui se posent actuellement aux théologiens ; puis quelques échanges — hélas trop brefs — permettent d'approfondir tel ou tel point.



— Pour les Rogations, la procession du troisième jour nous conduit jusqu'aux ruines, où se chante la messe.

Le jour de l'Ascension, D. Ildefonse représente le monastère et prêche au pardon de la paroisse à N.-D. du Folgoët de Landévennec. Ce même jour, Monsieur d'Yvoire, frère de D. Fr. de Sales nous commente des reproductions qui soulignent l'évolution du « rythme » et du sens du sacré dans l'art pictural.

La préparation à la Pentecôte coïncide, cette année encore, avec notre retraite annuelle. Prêchée par le R.P. Stang, o.p., Prieur du couvent de Rennes, celle-ci nous invite à nous plonger toujours plus profondément dans l'unique nécessaire de notre vie monastique, « Jésus, et Jésus crucifié ». La messe que nous chante le P. Prédicateur au terme de cette retraite est pour nous le meilleur moyen de lui exprimer notre reconnaissance. Une autre conclusion en est la prise d'habit de notre f. Guénolé — un nom qui s'imposait pour le premier novice entré à Landévennec — auquel notre Père Abbé propose l'idéal même que la retraite a remis devant nos yeux. La vie monastique ne consiste qu'à « connaître Jésus, et à le connaître crucifié » : revêtir l'habit monastique c'est accepter de s'ensevelir avec le Seigneur. Quel souhait pouvait être plus de circonstance en ce début de vie monastique que celui que, près de 1500 ans plus tôt, S. Budoc adressait à son jeune disciple Guénolé, en l'envoyant vers ce qui deviendrait Landévennec : « Allez en paix, que Dieu vous ait sous sa sainte garde et la Vierge Marie ! »

— Pour la Pentecôte, notre hôtellerie, le « Pénity », peut enfin accueillir, encore que sous des dehors bien « inachevés », son premier groupe de retraitants : il s'agit des membres de l'équipe fédérale J.O.C. du diocèse, qui se réunissent autour de leur aumônier pour repenser, sous le regard de Dieu, leur apostolat. Deux d'entre eux n'hésitent pas à aborder l'auditoire monastique pour nous dire ce qu'ils font, tant dans les diverses sections que dans l'équipe fédérale, afin de faire pénétrer le Christ dans le milieu ouvrier. Sans doute n'est-ce qu'un « au-revoir » ?

— Le 23 Mai, samedi des Quatre-Temps de Pentecôte, S. Exc. Mgr Fauvel vient conférer la prêtrise à Dom Filibert Guernalec, de Trégunc, tandis que Dom Louis et Dom Guénaël, qui ont reçu l'ordre d'Exorciste le 26 avril, reçoivent en ce jour leur dernier ordre mineur, l'Acolytat. Le lendemain, le jeune prêtre chante sa première messe : messe de la Sainte Trinité, messe d'action de grâces, mais qui devait revêtir un caractère tout particulier.

C'EST en effet au milieu de cette atmosphère de joie et de reconnaissance qu'il plut au Seigneur de nous visiter par l'épreuve, en rappelant brusquement à lui le Père Félix. Celui-ci, qui avait déjà souffert d'une phlébite il y a quelque dix ans, était en proie depuis quelques jours à un petit accident de circulation dans un vaisseau secondaire de la jambe : trouble bénin en soi, et pour lequel le médecin avait recommandé quelques jours de repos, que le P. Félix, assis sur son lit, employait à la préparation d'un ministère prochain. Le Père Infirmier, en ce matin du dimanche de la Trinité, se préparait à aller lui porter la Sainte Communion. L'entendant respirer paisiblement, lors de son premier passage, et ne voulant pas le réveiller, il alla dire sa messe ; c'est au retour de celle-ci qu'il trouva le P. Félix mort sur son lit : sans doute est-ce une embolie qui l'a emportée brusquement. Pour brutale que soit cette mort, ne devons-nous pas dire cependant qu'elle ne fut pas « imprévue », préparée par plus de 35 ans d'une vie monastique, qui ne peut nous laisser prendre au dépourvu par la venue du Seigneur. Le Père Félix avait été, en effet, le premier postulant à se présenter, avant même son frère aîné, au monastère de Kerbénéat renaissant en 1922 après l'épreuve de l'exil. Il fut ferme dans sa vocation, en un temps où l'état de la communauté rendait cette persévérance particulièrement méritoire, et il en devint vite l'un des piliers, après ses années de formation à la Pierre-qui-Vire. Qu'eût été le chant, s'il n'y avait eu sa voix ? Et comment pourraient-ils l'oublier, tous ceux qu'il a accueillis au monastère en tant que Père Hôtelier, ou qui y utilisent à chaque instant les meubles sortis de sa menuiserie ? C'est, à ces divers titres, un des fondements de la communauté qui est retourné au Père, dans la simplicité de l'ouvrier qui se repose, au soir de sa journée de labeur. Et c'est cette pensée qui vient tempérer notre douleur, lui donner sa paix : une fois de plus, nous éprouvons de façon presque sensible, en veillant notre frère, la grâce des morts monastiques, dans un climat d'unité, de silence, de prière qui dépassent toute éloquence.

Cette atmosphère enveloppe, semble-t-il, tous ceux qui, atteints par l'épreuve et venant à cette occasion au monastère, y communient à cette grâce particulière. Nous l'avons particulièrement senti, une fois de plus, le jour de l'enterrement, au contact de la nombreuse assistance — notre chapelle fut, une fois de plus, trop étroite — venue entourer Madame Garo et le Père Paul pour conduire notre frère à la « maison du repos et de la paix ». Après le chant des Laudes des défunts, la messe pontificale et l'Absoute donnée par notre Père Abbé, le cortège se dirigeait vers le cimetière au son des psaumes graduels ; prêtres et religieuses, famille du Père Félix, suivis par tous ceux qui, de Ploudalmézeau, Landévennec et même du voisinage de Kerbénéat, avaient tenu à s'associer à cette prière, ne faisaient vraiment qu'une seule âme, et la nature elle-même paraissait avoir voulu contribuer à créer un cadre de lumière et de paix.

— Fête du T.S. Sacrement, fête du Sacré-Cœur : les anciens habitués de Kerbénéat, sans compter nos nouveaux voisins, en particulier des enfants de Landévennec, Lanvéoc, Telgruc, Crozon viennent s'associer à notre procession, qui trouve pour son déroulement un cadre naturel auquel les décorations humaines ne pourraient rien ajouter.

Dans l'ordre monastique

DES événements importants, encore que de caractère différent, ont marqué le mois de mai.

Une « résurrection » monastique, attendue un peu à l'égal de celle de Landévennec, était celle de l'Abbaye de Fleury, à S. Benoît-sur-Loire qui, du VII^e siècle à la Révolution, fut un des centres monastiques les plus florissants, célèbre à la fois par son rayonnement et celui de ses saints abbés, tels S. Odon et S. Abbon, cher surtout à toutes les âmes monastiques par le précieux dépôt des reliques de N. P. S. Benoît, conservées dans l'admirable basilique que l'on sait. Dès que le P. Muard avait fondé la Pierre-qui-Vire, le souhait avait été manifesté, en particulier par Mgr Dupanloup, de rendre ce lieu à sa destination première. Mais, là aussi, il fallut attendre de nombreuses années pour que se réalise véritablement ce désir, et c'est en 1944 que Dom Fulbert Gloriés, abbé de la Pierre-qui-Vire, envoyait le R.P. Marianus Desplanques et quelques religieux pour fonder une communauté qui, quelques années plus tard, devenait Prieuré indépendant, tandis que le modeste bâtiment primitif voyait surgir, à ses côtés, les premiers murs de ce que sera le futur monastère, grandissant à l'ombre de la basilique.

Le Seigneur a béni cette œuvre, les vocations sont venues, les religieux ont commencé, au début de l'année, à occuper les nouveaux bâtiments : la communauté était arrivée à l'âge adulte. Et c'est ce que vient de sanctionner la renaissance du titre abbatial. Le 30 Mai dernier, en la fête de Ste Jeanne d'Arc, dont le nouvel élu est l'arrière-petit-neveu, était solennellement béni le Rme Père Dom Marie-Louis de Haldat du Lys, 91^e Abbé du monastère Saint Benoît de Fleury. Notre province monastique se devait d'y être largement représentée, par tous ses Abbés et de nombreux religieux ; mais cette solennité atteignait, par-delà de ces limites, tous les fils de S. Benoît, ainsi que l'attesta la présence fraternelle de plusieurs abbés et religieux bénédictins et cisterciens de France et même de l'étranger.

Nos amis s'uniront à la reconnaissance et à la joie qui monte du cœur des moines de Landévennec, ainsi qu'à leur prière pour le nouvel Abbé et sa communauté à qui nous unissons des liens très fraternels. Nous ne pouvons oublier en particulier la retraite que nous prêcha, en 1953, le Rme Dom Marie-Louis, ainsi que l'aide précieuse qu'il nous apporta au moment où il s'agissait de mettre en route le chantier de Landévennec.

— A côté de cette résurrection, c'est plutôt à une naissance que fait penser l'érection en prieuré indépendant, pour la Pentecôte, du monastère vietnamien de Thien-An, près de Hué. Nos lecteurs savent sans doute que, à la demande de Mgr de Guebriant, Dom Fulbert Gloriès avait envoyé, en 1935, un petit essaim monastique — 3 moines, et 3 bretons ! — s'installer à Dalat, pour y implanter la vie monastique. En 1940, la maison du Noviciat était installée à Thien-An — la Paix Céleste — et les vocations arrivèrent nombreuses, au milieu de toutes les difficultés que l'on peut imaginer au cours des dernières années. Actuellement, la communauté compte plus de 60 membres, presque tous annamites ; depuis quelques années, tout en restant canoniquement sous la dépendance de la Pierre-qui-Vire, elle avait un supérieur vietnamien, que nous avions eu la joie, en 1956, d'accueillir à Kerbénéat. Désormais, par l'érection canonique et l'installation du premier Prieur conventuel, Dom Anselme Nguyen-ngoc-Ngai, Thien-An devient, après le monastère cistercien de Phuoc-Son, le second prieuré indépendant du Viet-Nam, ce qui est une date dans la vie de cette Eglise. Là aussi, notre prière fraternelle et celle de nos amis sont assurées au nouveau prieur et à ses fils, les liens fraternels ne pouvant être distendus par cette nouvelle situation, et nous ne pouvons que nous réjouir de voir couronnés vingt années d'efforts et de correspondance à la grâce de l'Esprit-Saint.

— Il n'y a pas qu'en France que les moines bâtissent et aménagent. Dans le but de permettre une meilleure participation des fidèles à la liturgie, l'Abbaye N.-D. du Montserrat, qui est aussi l'un des plus célèbres lieux de pèlerinage d'Espagne, avait agrandi son chœur. Le nouvel autel fut solennellement consacré le 23 Avril, par S. Em. le Cardinal Tisserant ; S.S. Jean XXIII avait tenu à consacrer elle-même le couvercle du « sépulcre » contenant les reliques des saints.

— En 1059, arrivait à l'Abbaye du Bec le futur S. Anselme. Il y trouvait, avec la vie monastique, instaurée en 1034 par le Chevalier Herluin, l'école, déjà célèbre, qu'y avait ouverte l'illustre écolâtre lombard Lanfranc. Très vite, sous la direction de ces maîtres, il en accroîtrait la renommée, alliant à la culture littéraire et philosophique la profondeur d'une science théologique qui s'enracinait dans sa foi et se nourrissait de sa contemplation : on reconnaît en lui l'un de ceux qui ouvrirent la voie à S. Thomas et à la théologie scolastique. Ce rayonnement ne ferait que s'accroître lorsque, devenu Abbé du Bec, puis archevêque de Cantorbéry, l'Eglise le placera finalement sur ses autels, l'invoquant comme l'un de ses Docteurs.

Ce centenaire se devait d'être célébré : pour quelques jours, la célèbre abbaye normande va redevenir *école monastique*, à l'occasion du congrès anselmien qui, du 7 au 12 juillet, réunit spécialistes et amis de la science sacrée et de la vie monastique, dans l'évocation de cette œuvre, dont le caractère prodigieux saute aux yeux de quiconque regarde seulement le programme de ces journées.

Dans le cadre de la vie de prière de l'Abbaye, cette célébration, de caractère à la fois intellectuel, artistique et liturgique, unira dans un même hommage la mémoire de S. Anselme à celle de son père dans la vie monastique, le Bx Herluin, dont le corps, au terme du Congrès, sera solennellement ramené dans l'église abbatiale.

Le R. P. Dom Félix Garo

(1902 - 1959)

QUELLES images gardent de notre Père Félix ceux de nos lecteurs qui l'ont connu ?

Les parents, les groupes qui étaient reçus dans la salle d'hôtellerie de Kerbénéat, ceux de nos voisins ou amis qui y entraient pour se procurer quelques souvenirs, se rappellent le large sourire et la vigoureuse poignée de mains qui les accueillait. C'était simple, franc, cordial. C'était l'accueil du Père Félix. Tous se sentaient à l'aise. Les enfants plus que tous autres. Car ce moine dont la prestance aurait pu de loin les intimider, avait vite fait de les conquérir. Sans doute parce qu'il se sentait et qu'il était effectivement tout proche d'eux.

Les retraitants ou les hôtes de passage qui ont pu entrer dans la clôture et passer devant les ateliers, se souviennent d'un certain menuisier, penché sur sa machine, le visage souvent recouvert de sueur et parfois de poussière, les manches retroussées laissant apparaître la puissance des poignets et des bras. Car le Père Félix était un rude travailleur. Il passait normalement cinq heures par jour dans sa menuiserie. Il aimait son travail. Il s'y donna de tout cœur. Il s'y donna jusqu'au bout. Il venait d'achever le montage de la bibliothèque provisoire dans les combles des nouveaux bâtiments. Il suivait au jour le jour, avec amour, les progrès de l'aménagement de nos ateliers. Il pensait à tout le travail qui lui restait à faire...

Travail, mais d'abord : prie. Prie et chante. Les habitués du « vieux » Kerbénéat n'ont pas oublié la voix si chaude, si souple et en même temps si pleine du jeune maître de chœur qu'était alors le Père Félix. « Eun dudi oa e glevet ! » « C'était merveille de l'entendre ». Là encore le Père Félix se donna sans compter, soutenant et entraînant, de nuit comme de jour, le chœur de la jeune communauté. Il se donna, sans peut-être assez compter. Car il se fatigua et la voix se brisa. Il dut, pour un temps, garder le silence et se contenter d'écouter ces mélodies grégoriennes qu'il aimait tant chanter. Peu à peu cependant il retrouva un peu de voix, mais pas assez pour qu'il aimât tant chanter. Peu à peu cependant il retrouva un peu de foi ni de générosité. Il s'appliquait de son mieux à servir. Il fut toutefois la satisfaction de pouvoir garder sa leçon de chœur se retrouvait avec son enthousiasme et son ardeur juvéniles. Et, de part et d'autre de la grille du parloir, c'était grande et fraternelle jubilation.

Mais peut-être certains de nos lecteurs entendent-ils, au souvenir du Père Félix, résonner à leurs oreilles d'autres chants que ceux de la liturgie, d'autres mélodies que les mélodies grégoriennes. Au « patro » de Ploudal, au temps fameux de « Monsieur Carda », le petit François n'était-il pas déjà un habitué des « planches » ? Il avait saisi profondément toute une salle paroissiale incarnant, avec une sincérité des plus émouvantes, Tharcisius, le jeune martyr de l'Euchaen ristinge. Bientôt il assumerait et réassumerait avec brio le rôle de Jeanne d'Arc. Ses vacances de collégien lui donnaient occasion de renouer avec la scène, d'enrichir son répertoire. Sa vie vocale allait sans doute mettre quelque peu en veilleuse des talents de ce genre. Mais voici que la guerre, avec la captivité, allait leur permettre de réapparître dans toute leur vigueur. Derrière les barbelés, il fallait bien s'efforcer de distraire les camarades. C'était urgente charité. Le Père Félix n'hésita pas. Il remonta sur les planches, retrouvera sa verve et sa voix. Et les camarades ravis — les Bretons tout particulièrement — applaudirent chaleureusement le « Père Garo », l'Aumônier dévoué et « sympa » du Stalag IV E... L'Aumônier à la « bouffarde » ; car elle fut pour lui une fidèle compagne tout au long de sa captivité, jusqu'à son retour au Monastère. « J'ai tiré une dernière bouffée avant de franchir la porte de clôture », avouait le Père Félix. Et puis on n'en parla plus.

Images colorées, images pittoresques. Il en est d'autres, plus nuancées et plus discrètes, qu'il faudrait sans doute évoquer, pour saisir mieux encore la vraie physionomie du Père Félix. Celle du tout jeune enfant, récitant gravement la prière du soir, dans ce sanctuaire familial imprégné du plus profond esprit de foi. Celle du petit choriste, buvant les paroles d'un prêtre vénéré et aimé lui parlant de Jésus Hostie et de son Sacré Cœur. Celle d'un adolescent agenouillé aux pieds de Notre-Dame du Folgoët, en compagnie des Congréganistes de la Sainte Vierge de son cher collège de Lesneven. Celle du jeune novice s'ouvrant tout entier à l'enseignement et au rucher collégial de Lesneven. Celle du moine fidèle, recueilli et en prière à l'oratoire, appliqué aux saintes lectures dans le silence sacré de la cellule, soucieux, au milieu même de son travail, de demeurer sous le regard de Dieu, en cœur à cœur avec Jésus, avec Marie.

Mais la vraie image de notre Père Félix, c'est celle que Dieu Lui-même contemple de toute éternité, en le regardant d'un regard d'amour et de miséricorde, à travers Jésus, son Fils bien-aimé. Les quelques années qu'Il lui a donné de vivre sur terre n'ont eu d'autre but que de réaliser cette image, en le configurant progressivement à Jésus son divin exemplaire. Et à vrai dire, c'est quelque chose du Christ que nous avons découvert et qui nous a été donné au contact de celui que nous avons estimé et que nous avons aimé. Il nous reste à prier, en toute humilité, mais aussi en toute confiance, dans l'espoir qu'après une dernière purification, œuvre suprême de sa miséricorde, Dieu aura introduit l'âme de notre cher défunt, enfin parvenue à la plénitude du Christ, dans le chœur des saints et des anges, pour la célébration de la Liturgie éternelle.

BIBLIOGRAPHIE

L'Art Roman en Bretagne, par M. Roger Grand, Membre de l'Institut, Professeur Honoraire à l'École Nationale des Chartes. Paris, Picard édit. 1958.

Tous ceux qu'intéresse l'architecture religieuse doivent lire cette grande synthèse, la première qui soit tentée, de l'art roman breton jusqu'ici méconnu même de certains archéologues. Faute de pouvoir faire l'analyse d'un si vaste ouvrage (500 p.), j'en voudrais dire ici quelques aspects particulièrement remarquables.

En nuancant certaines idées naguère mal comprises et conceptions erronées, l'auteur a envisagé avec clarté les cadres physiques, sociaux et religieux originels dans lesquels se sont manifestés les grands courants et facteurs de l'expansion romane en Bretagne dont il faut déplorer, pour des raisons qu'il dégage, tant d'édifices disparus. Cette large introduction dépasse même ses ambitions et reste valable pour les époques suivantes.

Parmi ces grands courants, je retiens surtout le plus important : le fait monastique (p. 18). Les œuvres maîtresses ont été celles des grandes abbayes bretonnes, non seulement par les vastes proportions des abbayales mais par leur style et par leur rayonnement. Un même élan constructeur anima les moines de Saint-Sauveur de Redon, de Saint-Melaine de Rennes, de Saint-Gildas de Rhuys, de Saint-Guénolé de Landévennec, etc..., ainsi que plus tard de Saint-Mathieu et de l'abbaye cistercienne du Relecq, où se voit déjà la transition vers le gothique. D'autre part, l'abbaye n'est pas isolée et ne se comprend bien que dans le rayonnement de ses prieurés, dépendances et possessions : là où elles manquèrent, comme dans le centre de la province (Langonnet et surtout Bonnepos étant plus tardives) s'instaura un art, original sans doute, mais d'une rusticité et parfois maladroite spontanéité (ainsi dans ce petit groupe d'églises paroissiales dispersées entre Langonnet et Inzinac).

Sans ignorer ce que la Bretagne doit dans le nord à l'influence normande, dans le sud aux grandes abbayes poitevines et ligériennes dont dépendaient bien des paroisses bretonnes, on peut alors reconnaître des écoles locales, si l'on veut bien ne pas donner à ce mot une trop grande rigueur. Le matériau employé servirait même de guide ici : l'influence des pays de Loire, par exemple, se lit sur les pierres calcaires, amenées par bateau sur le fleuve et la mer, dont le grain tendre a permis un travail décoratif plus fin, souvent réservé, semble-t-il, aux gros chapiteaux des chœurs et des croisées.

En marge des thèmes étrangers se révèlent des aspects plus bretons : le parti artisanal de la construction où se traduisent dans la pierre des souvenirs de l'âge du bois longtemps prépondérant, sinon absolu à l'époque pré-romane : tête de clous figurés à Ploërdut, Plumergat, etc..., soulevements aux allures de poutres à Calan, Langonnet... ; l'accord constant avec le cadre physique : décor d'algues à Lokmariaker, Lanmeur, liens et nœuds marins, fantastique aquatique et nocturne... ; le décor celtique surtout, fait d'entre-lacs, de vanneries, de spirales, de visages stylisés jusqu'au masque... tous motifs qui, sans être absents des autres écoles régionales, ne sont directement tributaires ici que de l'Irlande, sinon même autochtones.

Des monographies précises terminent l'ouvrage, commune par commune, Landévennec bénéficie, entre autres, d'un examen réfléchi de longue date mettant en lumière, à partir des minuscules éléments qui nous restent, la possibilité de différentes campagnes de constructions préromanes ces éléments, que confirmeront peut-être les fouilles récemment commencées par M. Ricou. Enrichi d'une abondante documentation de plans, croquis et clichés cet ouvrage est un guide sûr : utile pour toute la province, il permettrait en particulier aux visiteurs habitués de Landévennec d'élargir leur champ d'intérêt en constatant l'insertion de notre abbaye au milieu d'un ensemble archéologique et géographique où se mêlent des influences les plus diverses et les conceptions architecturales et géographiques différentes qui se manifestent à Daoulas, Saint-Mathieu, Locmaria-Quimper, tourales monastiques différentes qui se manifestent à Daoulas, Saint-Mathieu, Locmaria-Quimper, Sainte-Croix de Quimperlé, Fouesnant, Loctudy... voire même dans l'originale et très tardive école de Pont-Croix.

Autant dans l'étude d'ensemble que dans les monographies, M. R. Grand s'est penché vers les techniques, procédés de construction et matériaux employés et ce n'est pas le moins étonnant que de voir la Celle, dont les tendances originelles, on l'ignore souvent, ne le portait pas à la perfection dans le travail de la pierre, s'affronter aux problèmes qu'elle pose et aux exigences parfois contraignantes des schistes, grès et granits. Je serai tenté de croire que les âges gothique et renaissant de Bretagne n'auraient pas atteint un tel épanouissement si la volonté première des constructeurs romans ne les avait précédés.

Michel GUIOMAR.

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs quelques exemplaires de l'ouvrage de Monsieur Grand, au prix de 6 800 francs.

Répertoire des Eglises et Chapelles du diocèse de Quimper et de Léon, par René Couffon et Alfred Le Bars (552 p.). A l'Association Diocésaine. Evêché de Quimper : 1800 frs, port en sus.

Monsieur René COUFFON, président de la « Société d'Emulation des Côtes-du-Nord », représentant pour le diocèse de Quimper le travail exhaustif qu'il a réalisé pour celui de St-Brieuc en 1941, vient enfin de livrer au public son inventaire des monuments religieux et du mobilier du Finistère, travail qui n'avait été qu'ébauché par le chanoine Péron et le regretté M. Waquet. Le plan est identique pour les deux diocèses : il a fait ses preuves de clarté. Après l'inventaire, par ordre alphabétique des richesses du patrimoine sacré de toutes les paroisses, en énumérant même les sanctuaires disparus, une série de tables du plus grand intérêt, occupant plus de quatre-vingt pages du volume : liste des Saints honorés dans le diocèse, chronologie des édifices, indication des maîtres et artistes divers, table du mobilier classé.

On se rend compte du travail considérable nécessité par les vérifications sur place, où la collaboration de Monsieur LE BARS fut particulièrement précieuse, complétant les indications du clergé intéressé, et par les patientes recherches dans les archives. M. Couffon, dans une introduction, préface d'une préface de Monseigneur Fauvel, a esquissé les grandes lignes d'une synthèse sur l'origine de ces monuments d'une importance exceptionnelle tant par le nombre que par la qualité ; il fallut sa large culture pour déterminer, outre le rayonnement des écoles locales : Pont-Croix, Quimper, Notre-Dame du Mur, la vallée de l'Elorn, l'influence lointaine, venues des Flandres ou d'Allemagne, d'Italie, et, tout proche l'équipe des sculpteurs envoyés par Colbert à Brest.

Signalons que M. Couffon vient de publier dans le « Bulletin de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord », un utile complément de son Répertoire pour le diocèse de St-Brieuc, comprenant principalement une longue liste d'artisans et artistes originaires du département ou y ayant travaillé antérieurement au XIX^e siècle, fruit de ses dernières découvertes.

L'Enfance de l'Art, par Sœur René B. Boivineau et André Bouler. Un volume de 120 pages, 36 reproductions dont 25 en couleurs, relié toile sous jaquette en couleurs. Aux Editions de Labergerie, Paris. Pour paraître en Septembre Prix de souscription 1 950 francs.

Cette « initiation à l'art de l'enfance » mérite bien son nom. Les conférences dans la région de Sœur René sur la peinture par les enfants avaient suscité un grand intérêt: on peut dire que ce volume sera une révélation pour le grand public, le public des grandes personnes, oubliées des aspirations de leurs premières années. Les illustrations de ce copieux volume ont été sélectionnées parmi 10.000 dessins et peintures d'enfants dont plusieurs lauréats de prix nationaux ou internationaux. Parents et éducateurs seront à même de profiter de vingt années d'expériences pédagogiques; ils auront en mains une véritable méthode pour accompagner les enfants dans la peinture, d'aider ainsi à l'éclosion de la personnalité naissante d'artistes, dont on méconnaît si facilement le sens profond de l'art, à cause de certaines gaucheries d'exécution qui sont parfois d'authentiques trouvailles.

A LA MÉMOIRE D'YVES LE MOAL (DIR-NA-DOR)

Un comité patronné par Monseigneur Coupel, évêque de Saint-Brieuc, Monseigneur Bellec, évêque de Vannes et par les Rmes abbés de Landévennec et de Boquen, s'est constitué pour élever dans le cimetière de Coadout (C.-d.-N.), où reposent les restes mortels de Dir-na-dor, un monument digne de ce grand breton, universellement apprécié en Bretagne pour son œuvre de fervent de la langue bretonne et sa vie de parfait chrétien.

On peut adresser les souscriptions à Monsieur le chanoine Brochen, à Saint-Brieuc (C.-d.-N.) C.C.P. Rennes N° 2063-08.

LES AMIS DE LANDÉVENNEC

Membre donateur

M. François Le Verge, Plouider.

Membres protecteurs

M. et Mme Jacques Moal, Plouidry.
M. et Mme Pierre Moal, Plouidry.
Mme Chevert, Ile de Sein.

Membres bienfaiteurs

M. et Mme Auguste Blons, Ploudaniel.
Famille Le Coz, Le Drennec.
Mlle Marie Le Gars, Batz-sur-mer.
M. et Mme J.-Jh. Gloanec, Plouguerneau.
M. Julien Jézéquel, Mespaul.
M. et Mme Kerjean, Brest-Lambézellec.
M. et Mme Paul Lavalou, Concarneau.
M. et Mme Jh. Loaec, Plouguerneau.
M. Messnet, Brest.
M. Hervé Messager, Plouider.

M. et Mme Millet, Chatenay-Malabry.
Mme Joseph Moysan, Trégarantec.
M. et Mme Yves Moysan, Le Folgoët.
M. Pelloux, Paris.
Mme Maurice Petton, Brest.
M. L. Renoud-Lyat, Brest.
Mme Roparz, Ploudaniel.
M. François Talec, Plouguerneau.
M. et Mme Victor Tanguy, Roscoff.

NOS DEFUNTS

M. Pierre Allier, Quimper. — Mlle Anne-Marie Le Berre; M. J.-M. Le Borgne; Mme Didier Caër, Plouider. — Mme Vve Le Bras, St-Derrien. — M. J.-M. Bars, Mespaul. — M. Y. Calvez, Trégarantec. — M. Chartier, Brest. — M. Francis Even, Tréguier. — M. Goulven Falic'hun, Lesneven. — M. Le Fur, Ile Tudy. — Mme Vve Gléec, Dirnon. — M. Louis Guillem, Trégarantec. — Mme d'Herbais, Le Faouët (C.-d.-N.). — Mme Juzeau, Landerneau. — M. Joseph Kerrien, Mespaul. — Mme la Marquise douairière de Kérourartz, Guingamp. — Mlle Dominique Le Chartier, Paris. — M. Loisel, Landévennec. — M. Alexandre Masseron, Porsnodor. — Commandant de Montgeron, Brest. — Mlle Morvan, Le Relecq. — M. Louis Parc, Plouider. — M. Le Rest, St-Frégant. — Mme Le Scourneau, Châteauneuf-du-Faou. — Mme Sparfel, Plouider. — M. Le Ster, Trégourez. — M. Léon Toulemon, Paris. — Mme Vasseur, Brest.

Requiescant in pace.

LES AMIS DE LANDÉVENNEC

— L'Association « LES AMIS DE LANDÉVENNEC » a pour but de grouper toutes les personnes qui, à un titre quelconque, s'intéressent à la reconstruction de l'Abbaye.

— On peut s'y inscrire comme membre :
DONATEUR : plus de 10.000 fr. PROTECTEUR : 5.000 francs
FONDATEUR : 10.000 francs BIENFAITEUR : 1.000 francs

— Aux intentions des Amis, vivants et défunts, une Messe est chantée chaque dimanche à Landévennec.

Presse Libérale - Brest

Le Directeur-Gérant : H. GOUGAY

